

sac furent sous nos fenêtres, à portée de la voix, l'un de nous cria à l'Auvergnat :

— Hé ! l'homme... oui, vous... combien voulez-vous de votre sac ?

— Il n'est pas à vendre répond-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'est nécessaire, aujourd'hui, je l'ai pris par habitude, *je n'en avais pas besoin*, mais ordinairement, il me sert à gagner ma vie.

— Quel métier faites-vous donc ?

— Je vends des peaux de lapins aux fabricants de chapeaux de soie.

Il salua et s'en fut. Au coin de la rue, un jeune chat dépaycé au milieu de tant de monde vint s'embarrasser dans ses jambes ; d'un tour de main, le pauvre matou fut au fond de ce sac qui, après avoir été tour à tour échelle, coussin, garde-manger, mackintosh, tente, parasol, et parapluie, reprenait son véritable emploi. — C'était une *carrossière*.

\* \* \* Il faut que je vous fasse part d'un mot superbe attribué à l'un des princes de la science médicale.

Ce prince chassait en nombreuse compagnie. Quelqu'un lui demanda, sans songer à mal, et avec l'intention évidente de lui dire une gracieuseté, s'il était aussi bon chasseur que médecin.

Le prince de la science s'est fâché tout rouge et a cherché une réponse foudroyante.

Il a trouvé celle-ci :

— Apprenez monsieur, que je ne tue pas plus de bêtes à la chasse que dans l'exercice de mes fonctions ?

Le médecin était vengé. Mais le chasseur ?

JULES NORIAC. (*Figaro*.)

\* \* \* Et quelle histoire interminable à écrire, s'il fallait raconter tous les expédients employés par les infortunés qui n'avaient pu trouver ou obtenir une petite place de balcon ou de fenêtre !

Vous n'avez pas oublié la magnifique histoire de l'homme au sac que vous contait hier mon camarade Noriac.

Il n'y a pas mieux ; mais il a aussi fort.

On a vu, sur une toiture en zinc de la rue de la Paix, au numéro 10, toute une famille installée, — le père, la mère et la fille ! — La toiture était très oblique. On se demandait comment ils pouvaient rester sur une pente si raide et sur un lit si dur. Voici l'appareil qu'ils avaient imaginé.

Ils avaient commencé par étendre un matelas sur la toiture ; ce qui amortissait la dureté du zinc. Cela fait, ils avaient inventé de se soutenir sur ce matelas au moyen du système de cordes qu'ils s'étaient attachées sous les aisselles et qui se reliait, quelques mètres plus haut, à la traverse d'une fenêtre de mansarde.

JEAN ROUSSEAU (*Figaro*.)

## L'ASSEMBLÉE DU 12.

Dimanche dernier, des placards annonçant, pour le lendemain, une assemblée à la *Salle Musicale*, en faveur du chemin de fer du Nord, étaient affichées sur tous les points de la ville ; des gamins distribuèrent, aux passants, de petites annonces, pour le même but ; et des orateurs haranguèrent la foule expressément pour l'occasion. Aussi à l'assemblée du 12, les citoyens de toute origine se rendirent à la *Salle Musicale*. Dès neuf heures du matin la salle était envahie, et on estime qu'à dix heures, le nombre des personnes qui avaient pu entrer dans la salle et de celles qui stationnaient aux abords du théâtre s'élevait à environ cinq ou six mille. Après avoir donné, en français et en anglais, des explications à sa manière, et répondu tout à son aise, à toutes les observations qui auraient été faites (si la liberté de parler avait pu être respectée) non pas sur l'entreprise mais sur sa conduite machiavélique et sur celle non moins coupable de ses compères, le maire donna lecture, dans les deux langues, d'un rapport qui n'était que la répétition de son discours, puis il soumit à l'approbation de l'assemblée, le règlement par lequel les citoyens abandonnent, aux capitalistes, trois cents mille louis courant et quinze cents mille acres de terre. Y avait-il dans la salle, des personnes opposées à l'entreprise ? Nous l'ignorons. S'il s'en trouvait, aucune n'a osé s'y opposer. La vérité est qu'un bien petit nombre de personnes, à Québec, sont opposées à ce chemin, mais qu'un grand nombre ne croient pas à la sincérité du maire Langevin allié aux hommes qui ont causé la ruine de l'entreprise. Cette méfiance générale des citoyens à l'égard d'un homme dont la courte carrière publique a été constamment marquée par l'égoïsme et la trahison est assez naturelle. Pour la dissiper, le maire, aurait du, au moins, donner lecture de sa correspondance avec les capitalistes ; déclarer si, à ce chemin, des ouvriers étrangers ou ceux de Québec seraient employés ; si enfin, toutes les mesures étaient prises pour empêcher les pillards d'empocher les deux cents cinquante mille louis comme l'ont été les cinquante mille piastres dépensées l'an dernier, pour élire le maire. Mais pour donner ces explications il faut être sincère et, malheureusement le maire Langevin et compagnie ne le sont point. Tout le monde veut le Chemin de fer du Nord ; seulement, comme un certain nombre doit donner et l'autre recevoir, ceux qui doivent payer la façon du chemin veulent s'assurer que leurs sacrifices ne soient pas inutiles. Voilà toute la question. Mais vouloir persuader à ceux pour qui la question du Chemin de fer du Nord est une question de pain, une question de mort

ou de vie, que, tout en étant plus qu'aucun autre, pour l'exécution immédiate de cette entreprise, nous ne pouvons pas avoir confiance dans les hommes qui l'ont, actuellement en main, c'est vouloir entreprendre une chose impossible. Il faut attendre que la triste réalité vienne, dans quelques mois, nous donner raison.

Le maire Langevin et ses acolytes jouent, en ce moment, à un terrible jeu : celui de duper les citoyens. Or, on réussit pendant un certain temps, à faire des dupes, mais il vient un jour où le peuple cesse d'être aveugle. Aujourd'hui que tout ce que les citoyens de Québec pouvaient humainement offrir en garantie aux capitalistes, a été consenti, le peuple attend l'exécution des promesses du maire. Or, nous qui sommes en faveur du Chemin de fer du Nord, nous le déclarons : on a joué lundi dernier une farce nouvelle pour duper les citoyens, pour apaiser les ouvriers, et le chemin ne sera point commencé tant que la bande de loup-cerviers dont s'entoure Baby pour mieux dévorer le pays, seront à la tête de l'entreprise. Mais comme ils étaient, l'autre jour, beaucoup d'ouvriers : si le peuple s'aperçoit qu'on le trompe, il arrivera quelque malheur. Nous le craignons que trop. Fasse le ciel que le lion ne sorte point furieux de sa tanière. Car si à la faim se joignait la vengeance, oh ! ce serait terrible ! Et pourtant à qui la faute ?

On pave en ce moment une partie de la rue d'Aiguillon. Tout le monde admet que c'est une des rues qui n'avait point besoin d'être pavée. Il y a beaucoup de rues qui ressemblent, quand il pleut, à des marais, pourquoi ne les pave-t-on pas au lieu de dépenser inutilement de l'argent pour le pavage de la rue d'Aiguillon ?

Vu le désir qui paraît à unanimité les Canadiens-Français de joindre la Saint Jean Baptiste, plusieurs résignataires de la section Saint-Jean, nous ont prié d'annoncer qu'ils sont prêts à rentrer dans la société, dès que la règle qui a été cause de leur résignation aura été amendée. Dès que les membres de chaque section pourront élire leurs officiers sans l'intervention des deux autres, il n'y aura plus de résignataires et la *malheureuse résignation* ne sera plus qu'un souvenir.

A "Un ami de l'union." Nous cesserons de ridiculiser vos protégés quand ils commenceront à se conduire en gentilhomme à notre égard,

A la dernière séance du Conseil de Ville, le conseiller Hall a proposé et il a été résolu qu'en conséquence de la mort du conseiller Mercier le conseil s'ajourne à samedi prochain.